



LUNDS  
UNIVERSITET

Språk- och litteraturcentrum:

Franska: litteratur

La rencontre avec l'autre et le racisme. Deux romans de Tahar  
Ben Jelloun, lus à la lumière du  
Racisme expliqué à ma fille

Alexandra Kallman

Examensarbete för kandidatexamen i franska, litterär inriktning, FRAK01, HT

2012

Seminarium: 2013-02-27, kl 15-17, L 615

Opponent: Matilda Söderholm

## Table de matières :

1 Introduction.....	p. 3
1.1 Tahar Ben Jelloun, un écrivain engagé.....	p. 3
1.2 Résumé de Partir et Au pays.....	p. 4
1.3 But.....	p. 6
2 Émigré - Immigré.....	p. 8
2.1 Religion et culture.....	p. 10
2.2 L'amour et la sexualité.....	p. 14
3 Le racisme expliqué à ma fille.....	p. 17
4 Conclusion.....	p. 20
5 Bibliographie.....	p. 23

Le racisme semble avoir toujours existé ; ce problème n'est pas uniquement lié à la société moderne. Depuis toujours, l'homme a créé de petites ou de grandes communautés qu'il devait défendre contre les autres, les ennemis. On pourrait penser que c'est dans la nature de l'homme de protéger ce qui lui appartient. Même si l'homme a évolué depuis les origines, il continue de se méfier de ce qui est étranger, de ce qui ne correspond pas à sa propre culture qu'il perçoit comme "normale". La société est devenue multiculturelle ce qui peut poser des problèmes entre les cultures, entre les gens qui la partagent. L'homme est passé de la protection de son territoire de l'ennemi aux préjugés et à l'hostilité envers l'autre, qui n'est pourtant pas toujours son ennemi réel. Dans ce mémoire, il sera question d'analyser la rencontre avec l'autre, plus précisément le choc qui se crée entre différentes cultures. Je vais étudier deux des derniers romans de Tahar Ben Jelloun, *Partir* (Gallimard, 2006) et *Au pays* (Gallimard, 2009), pour voir dans quelle mesure et comment l'engagement de l'auteur face au racisme et aux problèmes d'immigration s'exprime dans ces romans. Je vais me concentrer sur les personnages et leurs dialogues, en les comparant pour voir où ils sont similaires ou différents les uns des autres par rapport à leur vie, leur discours et l'amour.

### Tahar Ben Jelloun, un écrivain engagé

Ben Jelloun est écrivain et poète francophone, né à Fés au Maroc en 1944. L'auteur a obtenu le prix Goncourt en 1987 pour son roman *La nuit sacrée*. Il est le premier écrivain maghrébin à recevoir ce prix prestigieux. Les œuvres de Ben Jelloun parlent souvent de la réalité de la société, de l'immigration et des injustices. L'auteur étudie aussi la réalité post-coloniale en Afrique du Nord. Il s'engage pour le bien public. En outre, il siège dans le comité « Human Rights Watch » à Paris.

Ben Jelloun écrit des articles liés au monde arabe et musulman et sur les problèmes de racisme dans plusieurs journaux européens, comme *La Repubblica*, *L'espresso*, *La Vanguardia*, *Aftonbladet* et aussi *Le Monde* pour qui il est chroniqueur mensuel en dernière page. En 1998, Ben Jelloun publie son essai *Le racisme expliqué à ma fille*, dans lequel il développe ses théories sur le racisme et

répond aux questions de sa fille sur le sujet. Le livre eut un grand succès, et a été vendu des centaines de milliers d'exemplaires. L'œuvre est aujourd'hui traduite en trente-trois langues.

Ben Jelloun est aujourd'hui l'un des écrivains francophones le plus médiatique en France et il fréquente également des écoles et universités françaises, marocaines et européennes pour parler aux enfants et jeunes adultes du racisme.

## Partir

Partir est un roman publié aux éditions Gallimard en 2006, huit ans après la parution de *Le racisme expliqué à ma fille*. L'histoire raconte la migration des personnes qui vivent au Maroc et rêvent de partir un jour sur l'autre côté de la mer, en Espagne. Ils veulent quitter leur pays natal où la corruption et le chômage règnent pour trouver le bonheur en Europe. Pour réaliser ce rêve, ils sont prêts à partir illégalement sur des bateaux et tout risquer, même leur vie.

On suit de plus près Azel, fils aîné et grand frère qui a fait des études supérieures, mais qui se retrouve au chômage. Il passe les journées au café et écoute les gens parler de leur souhait de quitter le pays même s'ils ne savent pas comment cela se passera une fois en Espagne.

Pour eux, dans un pays démocratique et libre, tout le monde est heureux et la misère n'existe pas. Azel rentre en contact avec Miguel, un homme plus âgé qui mène une vie de haut statut social. Après un contrôle où Azel se fait violer et frapper par la police, Miguel vient le chercher et le prend sous son aile. Miguel va aider Azel à trouver le bonheur en Espagne. Ils iront vivre dans la grande maison de Miguel en Espagne et Azel a le droit de faire comme il lui plaît avec tout le soutien financier qu'il veut, mais à une condition, qu'Azel accepte d'avoir une relation sexuelle avec Miguel.

Après quelque temps passé en Espagne Azel se rend compte que cette situation ne le rend pas heureux. Il ne supporte plus de coucher avec Miguel et commence d'errer dans les rues et fréquenter des sans-papiers et des clandestins. Entre-temps Miguel s'est converti à l'islam pour se marier avec Kenza, la sœur d'Azel et la faire venir légalement en Espagne, mais sans lui imposer une relation

sexuelle. Kenza, contrairement à Azel, arrive à bien s'intégrer dans le nouveau pays mais s'inquiète pour son frère.

Azel est perdu et souffre de dépression. Il n'arrive plus à avoir des rapports sexuels ni avec Miguel ni avec les femmes et quitte la maison de Miguel pendant quelques semaines. Lorsqu'il revient Miguel le met à la porte et Azel s'enfonce plus profondément dans sa dépression. Il commence à vendre du haschisch pour s'en sortir. La police finit par arrêter Azel pendant un contrôle d'identité spontané dans la rue et décide de l'expulser au Maroc. Azel ne veut absolument pas revenir au Maroc avec la tête basse et admettre à tout le monde que son rêve a échoué. Il propose alors à la police de collaborer avec eux en donnant des informations sur les milieux islamistes. Ainsi Azel devient indicateur pour la police espagnole. Il peut alors rester en Espagne sans avoir peur de devoir rentrer dans son pays.

Lorsque la police n'a pas de nouvelles d'Azel pendant quelques jours, elle lui rend visite et le trouve par terre dans son appartement, assassiné. Les groupes islamistes ont réussi à le faire taire pour toujours. Miguel qui n'allait pas bien depuis un moment à cause des histoires avec Azel, meurt et laisse toute sa fortune à Kenza qui finalement a réussi d'obtenir légalement un passeport européen.

## Au pays

Au pays a été publié chez Gallimard en 2009, onze ans après *Le racisme expliqué à ma fille*. Dans le roman, le lecteur suit Mohamed, un Marocain. Père de cinq enfants et musulman pratiquant, il vit en France avec sa femme et les plus jeunes de ses enfants qui n'ont pas encore quitté la maison. Mohamed avait quitté son pays natal avec un groupe de migrants pour aller travailler en France à l'époque où la France avait besoin de main-d'œuvre. Tous les jours il partait tôt le matin pour aller travailler, revenant très fatigué le soir à la maison. Il aimait bien travailler et la fatigue qui y était lié, donnait un sens à sa vie. Sauf que maintenant tout a changé, il doit prendre sa retraite.

Pour Mohamed, la retraite c'est la fin de sa vie, de toute vie, on prend la retraite pour lentement mourir. Son quotidien est en train de changer et il commence à réfléchir sur sa vie. Il ne comprend pas pourquoi ses enfants qui sont nés et scolarisés en France ne portent guère attention à lui ou à l'islam. Il se

désolé du fait qu'ils n'ont pas le même respect pour lui comme il en a eu pour son père. Pour lui, ses enfants sont devenus trop français, déracinés du pays qu'il aime de tout son cœur, détachés de Dieu.

Il décide de ne pas attendre la mort, mais de faire des projets, plus précisément de construire une grande et belle maison au Maroc. Une maison qu'il habiterait avec son épouse, ses enfants et leurs partenaires. Mohamed voit devant lui la maison de ses rêves dans laquelle chacun de ses enfants ont leur coin à eux et une grande salle de prières où il est debout devant comme un imam et qu'ils sont enfin soumis à Dieu.

Il retourne au Maroc pour réaliser son rêve et y reste plusieurs mois pendant la construction de la maison. Sa femme ne dit rien, mais elle sait que les enfants ne viendront jamais s'y installer. Ce sont des adultes qui ont créé leur propre vie avec leur propre famille. Leur pays, ce n'est pas le Maroc, c'est la France et en France on quitte la famille pour créer la sienne. Lorsque la maison est presque terminée, Mohamed appelle ses enfants pour leur dire de venir, que tout est prêt et qu'il les attend.

Ils ne viendront pas, jamais. Il les attend dans un fauteuil qu'il a de plus en plus du mal à quitter. Quand il ne dit plus rien dans son fauteuil, sa femme appelle leurs enfants pour leur dire de venir rendre visite à leur père qui ne vas pas bien du tout. Ils ne croient pas à la sévérité de la situation et ne viendront pas. Mohamed a perdu sa volonté de vivre et attend que la mort vienne l'emporter. Il meurt assis dans le même fauteuil en attendant ses enfants.

But

J'ai choisi ces romans car ils ont été écrits après l'essai *Le racisme expliqué à ma fille* publié au Seuil. L'essai fait partie d'un des derniers récits de l'auteur publiés au Seuil auquel il avait été fidèle depuis 1977. En 2005, Ben Jelloun quitte l'éditeur pour les éditions Gallimard et *Partir* fut la première publication de la nouvelle maison en janvier 2006 et par la suite le roman *Au pays* en 2009. Un événement qui lui a permis d'avoir une renaissance littéraire. Les romans m'ont également intéressé vu qu'ils se différencient par rapport à l'histoire : le premier

traitant de l'émigration, du départ à l'étranger, et le second d'être immigré à l'étranger.

On a constaté des accroissements très forts du racisme en France et globalement en 1995 et 2004. Les menaces racistes ont atteint un pic en 1995, trois ans avant la parution du *Racisme expliqué à ma fille*. Le niveau de violence dû au racisme était le plus élevé en 2004, depuis dix ans, deux ans avant la parution du roman *Partir* et cinq ans avant la parution du roman *Au pays*. De plus, quatre-vingt-un pour-cent de cette violence raciste touchait la population maghrébine ou musulmane. En revanche, il y a eu une mobilisation très forte contre le racisme en 2004 en France.

On peut donc supposer qu'il y aurait un lien entre les actualités dans la société française ou autres et les récits de Ben Jelloun. Par exemple, en mars 2004, il y a eu des attentats à Madrid en Espagne que l'on pouvait lier aux islamistes marocains. Deux ans après, le roman *Partir* parut et raconte l'histoire d'un jeune marocain musulman qui devient indicateur des milieux islamistes pour la police madrilène. Les dialogues entre les personnages portent souvent sur le racisme et l'intégration. Déjà avec ce roman, on voit l'engagement de l'auteur à vouloir clarifier les rapports entre culture et religion, qui sont devenus de plus en plus diffus. Quant au roman *Au pays*, l'auteur raconte l'histoire d'un homme lui aussi marocain musulman, mais les dialogues portent plus sur l'islam comme religion et un peu moins sur le racisme. Ce changement de dialogue dans le deuxième roman peut justement être lié à l'ignorance entre culture et religion qui s'est développée dans la société.

L'auteur soulève également dans ces deux romans de nombreux problèmes et facteurs liés à la société et la culture, entre autres: les harkis, la peur de l'extrême droite, les mariages mixtes, la prostitution, le marché noir, les émeutes à Paris, l'affaire entre la Palestine, l'Israël et les États-Unis, le racisme entre les populations en Afrique et le rapport sexuel entre hommes.

Je vais examiner comment les personnages se différencient par rapport à l'émigration, les idées et les rêves qu'ils ont eu avant d'émigrer. Comment ont ils été accueillis dans le pays d'accueil ? Quelles sont leurs rencontres ? S'ils ont eu l'expérience du racisme, s'agit-il du même type de racisme ? Je vais également examiner l'image de l'islam en Europe, les coutumes et traditions marocaines et le racisme qui y est lié.

De plus je vais voir comment l'amour et la sexualité se différencient entre deux cultures et les problèmes que l'on peut rencontrer lorsque deux personnes de deux cultures différentes partagent l'amour l'un pour l'autre. Pour finir, je vais analyser les rapports entre les romans et l'essai de l'auteur *Le racisme expliqué à ma fille* (Seuil, 1998, 1999, 2004 et 2009).

Lorsque l'on parle d'identité il est important de tenir en compte du fait que ce qui constitue l'identité est très différent d'un personnage à l'autre. C'est-à-dire que l'identité d'une personne ou d'un personnage n'est pas seulement liée à la nationalité, la religion ou la culture. L'identité peut aussi changer au cours de la vie. L'écrivain Amin Maalouf propose dans son essai *Les identités meurtrières* (Éditions Grasset & Fasquelle, 1998) les différentes appartenances qui créent des identités uniques. Ces appartenances sont très nombreuses, par exemple : la classe sociale, l'éthnie, la langue, l'âge, la profession, le statut familial, les origines, les préférences sexuelles, l'idéologie, l'apparence, etc.

### Émigré - immigré

Dans *Partir* on rencontre Azel, un jeune qui a fait des études supérieures pour pouvoir se trouver un bon travail et mener une vie sans difficultés et sans soucis. Il se rend compte que cela ne va pas être possible au Maroc où le chômage et la corruption sont de facteurs qui l'empêchent de vivre comme il aurait voulu :

« [...] je suis prêt à changer, prêt à vivre libre, à être utile, à entreprendre des choses qui feront de moi un homme debout, un homme qui n'a plus peur, qui n'attend pas que sa sœur lui file quelques billets pour sortir, acheter des cigarettes, un homme qui n'aura plus jamais affaire à Al Afia, le truand, le salaud qui trafique et corrompt, qui ne sera plus le rabatteur d'El Haj, ce vieillard sénile qui tripote les filles sans coucher avec elles, qui ne fera plus les petits boulots, qui n'aura plus besoin de montrer son diplôme pour dire qu'il ne sert à rien [...] » (p. 88, *Partir*).

On a une idée claire de la raison pour laquelle Azel veut quitter Maroc par cet extrait tiré d'une lettre personnelle qu'il écrit au pays. Il veut être un homme libre



dans un pays libre où il pourra enfin travailler pour gagner sa vie. Il voit les bateaux partir pour l'Espagne et rêve d'embarquer et partir pour toujours.

Quant à Mohamed, dans *Au pays*, on s'aperçoit que lui aussi, étant jeune comme Azel, voulait partir à cause du manque de travail au Maroc. Dans le cas de ce dernier, on est dans un autre temps historiquement. Mohamed, lui, a émigré en 1962, à l'époque où la France avait besoin de main-d'œuvre. Par contre le rêve de trouver le bonheur dans un pays libre reste le même dans les deux cas : « Mohamed montra à sa femme le précieux document : avec ça, je ferai de toi une reine et notre fils sera prince ! » (p. 94, *Au pays*).

La plus grande différence entre ces deux est qu'Azal était persuadé de pouvoir trouver le bonheur en Europe sans avoir été invité par le pays, tandis que Mohamed savait ce qui l'attendait. Pour Mohamed c'est l'argent qui a compté le plus. Les derniers mots que Mohamed a entendu avant de partir pour la France étaient des mots qui lui sont restés pendant tout son séjour en France : « La France, ça ne sera jamais votre pays, ça c'est sûr ! La France c'est la France, un pays riche mais qui a besoin de nous comme nous on a besoin de lui. » (p. 97, *Au pays*) En effet, ce discours fait par un homme marocain qui a organisé leur voyage, en collaboration avec l'État français, a beaucoup influencé Mohamed, car presque quarante ans après cela ne l'intéresse toujours pas d'obtenir la nationalité française : « Aucun de nous n'a demandé la nationalité, ça on le laisse aux jeunes, nous, nous serons jamais français cent pour cent, il faut être honnête, c'est pas notre truc, nous sommes marocains, algériens, tunisiens, libyens, nous n'allons pas faire semblant juste pour les papiers. » (p. 51, *Au pays*).

Dans les deux romans, on remarque qu'il y a ceux qui sont contre le fait d'émigrer. Pour eux, la solution n'est pas de quitter le pays, mais de résoudre les problèmes : « Nous sommes contre l'émigration, légale ou clandestine, car nos problèmes, nous devons leur trouver des solutions ici et maintenant [...] » (p. 29, *Partir*) Si tous les marocains quittent leur pays il n'y aura plus de Maroc, car pour eux c'est les habitants qui y vivent qui font le pays. Il y a également ceux qui sont restés au Maroc qui portent un regard de supériorité envers ceux qui ont émigrés et qui retournent rendre visite à la famille ou passer des vacances : « [...] elle ne nous a jamais aimés, se considérant supérieure à nous tous réunis du simple fait que ses parents n'étaient pas des émigrés[...] » (p. 146, *Au pays*).

Mohamed a fait partie d'une des premières générations d'immigrés marocains en France, ce qui lui a permis de quitter le Maroc plus facilement,

contrairement à Azel qui voulait partir du pays comme beaucoup de Marocains avaient déjà fait ou aspiraient à le faire. En revanche, à l'époque lorsque Mohamed est venu en France, les immigrés n'étaient pas du tout intégrés, avoir à subir le racisme était plutôt normal : « Allez, Mokhamad, bienvenu ! Il sut plus tard qu'il appelait tous les immigrés Mokhamad. » (p. 101, Au pays). De plus, on peut voir dans les deux romans qu'au début des années soixante le racisme était plutôt lié à la couleur de la peau, alors qu'aujourd'hui il est souvent lié à l'islam.

### Religion - culture

Dans les deux romans, l'auteur soulève la confusion souvent présente aujourd'hui entre l'islam, les coutumes, les traditions et l'islamisme. Il traite cette confusion dans des dialogues et des rencontres entre les personnages différents pour essayer d'effacer les préjugés et le racisme qui y sont liés. Ces personnages sont des islamistes ou fanatiques, des musulmans pratiquants et non-pratiquants, des non-croyants et des racistes, ce qui rend les discussions très nuancées.

Azel et Mohamed sont tous les deux musulmans, mais différents. Azel ne se considère pas comme un "bon musulman", car il boit de l'alcool, fume le kif et ne s'intéresse pas aux prières. Mohamed, au contraire, ne boit pas d'alcool et rêve d'une grande maison où sera réunit toute sa famille. Une maison avec une grande salle de prières où ses enfants seraient enfin soumis à Dieu. On remarque également son attachement explicite à la religion : « Ma religion est mon identité, je suis musulman avant d'être marocain, avant de devenir immigré ; l'islam est mon refuge, c'est lui qui me calme et me donne la paix [...] » (p. 131, Au pays).

En comparant les deux personnages principaux, on sent qu'Azel prend ses distances avec la religion. En effet, il se concentre plus sur le fait de se faire respecter par rapport à sa personne et non par sa religion. Il montre même une certaine haine de soi et critique souvent le Maroc et les Marocains : « Suis-je raciste ? Peut-on être raciste contre son propre camp ? Pourquoi les Marocains m'énervent-ils autant ? Ils ne s'aiment pas, et pourtant dès que l'on émet la moindre critique sur leur pays ils se montrent susceptibles et se mettent en colère. Pourquoi est-ce que je préfère les éviter ? » (p.108, Partir).

Même quand Azel ne va pas bien en Espagne et qu'il souffre énormément, il refuse de retourner au Maroc, tandis que Mohamed souffre en France justement

parce que son pays et sa culture lui manquent. Mohamed se sent détaché et déraciné par rapport à ses enfants qui lui parlent en français, ne veut pas de la religion et ne s'intéressent guère à son pays natal et ses racines : « Difficile de parler à nos enfants de nos racines, ils ne savent pas ce que ça représente pour nous ! Mais erreur, mon frère, ce n'est pas leur pays, je t'explique, c'est ton pays, toi tu y es attaché, eux le regardent avec des yeux d'étrangers, la plupart ne parlent même pas la langue, alors, il faut dire la vérité ! » (p. 32, Au pays).

Pour Mohamed, qui est très attaché à sa culture, il n'est pas facile de voir ses enfants adopter une autre. Par contre, il n'essaye pas de leur imposer la culture marocaine. Il les laisse vivre et faire comme ils souhaitent, mais souffre en silence. Il faut savoir que Mohamed est un personnage réservé et même un peu renfermé qui évite la confrontation et les disputes. Ses pensées restent souvent des pensées, vu qu'il a des difficultés à s'exprimer. Il ne s'agit pas d'un manque d'opinion, mais plutôt d'un manque de confiance en lui, ce qui fait que l'on ne peut pas le voir comme autoritaire. D'un côté, il se fait juger par ses enfants pour ne pas avoir adopté la culture française y compris la langue, d'autre part sa famille restée au Maroc lui reproche de ne pas avoir imposé suffisamment la culture marocaine à ses enfants : « Un jour sa sœur aînée, Fattouma, lui dit : mais fous-leur des claques, ils sont mal élevés ces gamins, quand ils viennent ici, ils perturbent nos enfants, leur apprennent des choses qui me choquent, c'est ça, ce sont des petits Français, mon Dieu, mon petit frère nous a fait de petits chrétiens, des étrangers... » (p. 88, Au pays).

Les enfants de Mohamed sont Français sur le papier et dans leur cœur ; ils sont nés et scolarisés en France et ne parle pas la langue berbère comme leur père. À cause de leur apparence, ils sont souvent vus comme des étrangers par les Français et n'hésitent pas de changer ou modifier leur nom pour mieux s'intégrer dans la société. Lorsque la fille cadette de Mohamed se fait interpeller par des agents de la sécurité à l'aéroport Orly, ils trouvent dans son sac un talisman que lui avait été donné pour la protéger du mal. Le talisman était emballé de scotch gris et d'aluminium et les agents ont cru que c'était de la drogue ou une matière pour fabriquer une bombe : « Elle se dit : je suis bien née en France, mais mes gènes viennent du bled ! » (p. 41, Au pays).

Les enfants de Mohamed développent une certaine haine de soi, tout comme Azel dans *Partir*. Sauf que les enfants de Mohamed veulent être vus comme les Français qu'ils sont.

On rencontre le même problème dans *Partir* où à deux occasions la police fait des contrôles d'identités sur des gens d'apparence maghrébine : « À la petite gare de Sabadell, des policiers opéraient un contrôle d'identité. Ils arrêtaient systématiquement les Africains et autres Maghrébins et gitans. » (p. 212, *Partir*).

Dans *Au pays*, le comportement des agents de la sécurité provient d'une peur de l'islamisme et l'ignorance de l'islam. L'ignorance de croire que tous les musulmans sont des islamistes. Certes, tous les islamistes sont des musulmans, mais tous les musulmans sont loin d'être islamistes.

Il existe différents types de musulmans et de nombreux musulmans ne sont même pas de musulmans pratiquants, comme les enfants de Mohamed entre autres.

Dans le roman il y a deux exemples très clairement expliqués pour lever ce malentendu malheureux, lié à l'islam. Le premier exemple est un discours que le père de Mohamed a fait à Mohamed lorsqu'il était jeune :

« [...] mon fils l'islam c'est simple, tu es seul responsable devant Dieu, si tu fais du bien tu le retrouveras dans l'au-delà, si tu fais du mal tu le retrouveras aussi ; pas de problème, tout dépend comment tu traites les gens, surtout les faibles, les pauvres, alors l'islam, tu pries, tu t'adresses au Créateur et tu ne fais pas de mal autour de toi, tu ne mens pas, tu ne voles pas, tu ne trahis pas ta femme et ton pays, tu ne tues pas, mais ça ai-je besoin de te le rappeler ? » (p. 48, *Au pays*).

Le deuxième exemple est constitué par les pensées de Mohamed sur le discours d'un fanatique qui critique le fait que l'on avait fait un dessin du Prophète avec un turban fourré de bombes et qu'il se sentait humilié et provoqué au nom de tous les musulmans. Que le Coran est la clef de l'univers et que tous les non-musulmans : « [...] sont jaloux du succès planétaire de notre religion ! » (p. 17, *Au pays*). Sur ce Mohamed a pensé :

« que ce sont des imbéciles comme lui qui font l'éloge du djihad, parlant de paradis et de martyr, ce sont des arriérés comme lui qui envoient à la mort des jeunes qui ne savent où s'accrocher, des menteurs, des hypocrites qui poussent ces jeunes dans les bras de la mort en leur disant : vous serez de vrais martyrs aussi

vrai et bons que ceux à l'époque du Prophète, vous serez enterrés avec vos habits imbibés du sang du sacrifice, pas linceul, pas de mort banale, vous irez directement chez Dieu qui vous attend au paradis ! » (p. 17, Au pays)

Pour Mohamed « [...] le Prophète est un esprit, pas un visage qu'on peut dessiner » (p. 18, Au pays).

Dans Partir on ne trouve pas de propos aussi explicites sur l'islam. Par contre, on trouve des passages où sont traitées les préjugés et le fossé qui s'est élargi avec le temps entre l'Espagne et le Maroc, des pays qui en d'autres temps étaient liés, voisins pas seulement géographiquement :

« [...] l'Europe le tire vers le haut et l'éloigne de nous, avant on pensait qu'on était proches, je veux dire que nous étions voisins, quatorze kilomètres nous séparaient, en vérité il y a des milliers de kilomètres entre eux et nous, pour eux Marocains veut dire musulmans, ils se souviennent de ce que disait l'Église des musulmans, rien de bons il faut dire, alors nous sommes musulmans, pauvres, sans papiers, donc dangereux, on a beau leur dire que de plus en plus de chrétiens se convertissent à l'islam, ils ont chaque jour plus peur [...] » (p. 192-193, Partir).

Néanmoins, dans le même roman on a l'exemple de Miguel qui est chrétien, mais qui est fasciné par les valeurs familiales et l'amour de l'islam. Il étudie le Coran, achète des livres sur la culture musulmane et une biographie du prophète : « Tout l'intéressait. Il était curieux et heureux de plonger dans un monde qu'il côtoyait et croyait à tort connaître. Il se rendit compte que l'islam ne se différenciait vraiment du christianisme que par l'affaire de Marie et Jésus. » (p. 152, Partir).

Cette conclusion sur l'islam est illustrée aussi dans l'exemple donné auparavant de Au pays lorsque le père de Mohamed lui explique en (grande partie) ce que signifie l'islam. Enfin, à l'exception de Miguel, les dialogues sur l'islam, l'islamisme et le racisme se font entre musulmans (dans les deux romans). Bien qu'il y ait des situations où le racisme est exprimé par des non-musulmans, cela reste des situations d'action et non des situations où on engage un dialogue sur le sujet. Encore à l'exception de Miguel, on ne sait pas ce que les non-musulmans non-racistes pensent de l'islam ou de l'islamisme dans les deux romans. Le seul moyen de savoir serait de chercher ce que, par exemple

Mohamed, Azel ou Kenza pensent des autres, mais cela n'est guère une source fiable.

## L'amour et la sexualité

Dans *Partir*, le sujet d'amour et de sexualité reviennent fréquemment, mais il est également soulevé dans *Au pays*. En revanche, dans le cas de ce dernier, l'auteur parle plus de l'amour et pas du tout de sexualité. Dans les deux romans la religion est un obstacle lorsqu'il s'agit de l'amour.

Ce n'est pas un problème quand deux personnes de la même religion s'aiment ou quand un homme musulman partage l'amour avec une femme d'une autre religion. Les problèmes surgissent lorsqu'une femme veut être avec un homme d'une autre religion que l'islam, comme bien de situations dans le monde réel.

Dans *Partir* Kenza, la sœur d'Azel, expérimente l'amour avec un Turc non-musulman. Elle n'est pas influencée par "les règles d'amour" vu qu'elle est en Espagne et pas entourée par sa famille. Elle ne voit pas non plus ce que la religion a à voir avec l'amour et son amoureux lui dit :

« [...] nous ne sommes plus cernés par nos interdits, par nos traditions, je suis certain que le fait d'avoir quitté nos pays respectifs nous a permis d'être nous-mêmes, nous nous aimons sans avoir peur du regard des autres, sans craindre les paroles médisantes des voisins et des hypocrites, l'Espagne nous libère, alors toi la Marocaine, moi le Turc, nous allons nous marier et oublier d'où nous venons. » (p. 243, *Partir*).

Ils se quittent par la suite et on ne sait donc pas si cette situation aurait été acceptée par la famille de Kenza. En outre, lorsqu'elle s'est mariée avec Miguel pour pouvoir aller en Espagne légalement, Miguel a dû se convertir à l'islam même si cela a été pour un mariage blanc.

Lorsque la fille de Mohamed, dans *Au pays*, s'est mariée avec un Italien non-musulman Mohamed a essayé de raisonner avec sa fille en expliquant que la situation lui faisait mal, qu'un non-musulman est entré dans sa famille ainsi. Elle lui a répondu : « C'est ma vie, pas la tienne, tu ne vas pas m'empêcher de vivre

parce qu'on est musulmans ! Et puis, c'est quoi cette religion qui permet à l'homme d'épouser une chrétienne ou juive et qui interdit la réciproque pour les filles ? » (p. 112, *Au pays*). Dans *Partir*, on trouve une explication sur cela et pourquoi Mohamed dans *Au pays* est blessé par le choix de sa fille et pourquoi Miguel dans *Partir* doit se convertir pour pouvoir épouser Kenza : « — Vous comprenez, la femme est influençable, si elle épouse un chrétien, elle finira par épouser ses convictions religieuses, et puis les enfants suivront le plus fort... » (p. 157, *Partir*).

Azel et Kenza ont grandi au Maroc, contrairement aux enfants de Mohamed, donc dans deux cultures différentes. Certaines choses qu'Azel et Kenza voient comme « normales », par rapport à la tradition ou la culture, les enfants de Mohamed ne les comprennent pas. Par exemple le fait que les parents choisissent l'homme ou la femme avec qui ils doivent se marier même s'ils ne sont pas d'accord avec leur choix pour des raisons de manque d'amour pour la personne choisie :

« L'amour, ce que vous les jeunes appelez l'amour, c'est un luxe, ça vient avec le temps, ou ça vient jamais [...] » (p. 229, *Partir*) ou bien le fait que la personne est un cousin ou cousine : « Sa cousine deviendrait sa femme tout naturellement. » (p. 21, *Au pays*).

Dans les deux romans, on constate qu'il y a une grande différence entre l'amour et les rapports sexuels. La religion a peu ou pas d'importance lorsqu'il s'agit des rapports sexuels, tandis qu'elle a une importance significative lorsqu'il s'agit de mariage. Comme mentionné au début de ce chapitre, *Partir* traite le sujet de la sexualité dans une plus grande latitude qu'*Au pays*. *Partir* décrit la tradition de ne pas se donner aux hommes, étant femme, avant que l'on soit mariée. Pourtant les personnages femmes dans le roman n'y tiennent pas spécialement et certaines trouvent les moyens pour avoir des rapports sexuels sans perdre leur virginité : « — Les filles qui tiennent à leur virginité se laissent pénétrer par derrière, par là, pas de risque. » (p. 45, *Partir*).

Un autre grand sujet dans ce roman est les rapports sexuels entre hommes, des rapports sexuels très nuancés. Ce ne sont pas des relations entre amoureux, dans le sens où il y a dans toute situation une personne qui n'aime pas avoir des rapports sexuels avec les hommes. De plus, il y a une sorte de domination et de supériorité liées à ces rencontres. Premièrement, Azel se fait violer par des

policiers au commissariat, une manière d'utiliser le sexe pour humilier la personne inférieure. Deuxièmement, Azel couche avec Miguel, pas pour le plaisir, mais pour mieux vivre et quitter le Maroc.

En outre, le narrateur déclare que les rapports sexuels entre hommes sont fréquents parmi les musulmans, à condition que l'on est discret pour éviter des scandales dans la famille : « [...] nous sommes comme les autres pays, sauf qu'on ne parle pas de ces choses-là, chez nous on ne va pas à la télé pour avouer qu'on aime les hommes ! » (p. 166, *Partir*).

Dans la culture française, on est plus libre avec la sexualité, ce qui peut choquer ceux qui viennent d'autres cultures, comme dans le cas de Mohamed : « Il ne comprenait pas ces publicités représentant sur des panneaux immenses des femmes à moitié nues pour vendre un parfum ou une voiture. » (p. 79, *Au pays*).

### Le racisme expliqué à ma fille

L'idée d'écrire son essai est venue quand la fille de Ben Jelloun a commencé à lui poser de questions sur le racisme après avoir participé à une manifestation contre le racisme avec son père. L'essai est paru aux éditions du Seuil la première fois en 1998 et de nouveau en 1999, en 2004 et finalement en 2009. J'ai choisi de travailler avec la « nouvelle » édition vu qu'elle contient une partie où l'auteur a rassemblé des questions posées par les étudiants qui ont lu l'ouvrage.

Dans la nouvelle version on trouve des lettres positives et négatives envoyées à l'auteur par des lecteurs. On y trouve également une nouvelle discussion entre Ben Jelloun et sa fille Marième, âgée de 17 ans en 2009.

De plus les rapports racistes ont beaucoup changé en une décennie : « Sept ans après le dialogue avec Marième, âgée à l'époque de dix ans, nous avons constaté, tous deux, que non seulement le racisme n'a pas reculé mais qu'il s'est banalisé et dans certains cas aggravé. Nous avons essayé de comprendre ses nouvelles manifestations : la montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie dans les collèges et les lycées. » (p. 131, *Le racisme expliqué à ma fille*). Après avoir étudié les romans de l'auteur, on remarque que bien des sujets soulevés dans les romans sont également discutés dans *Le racisme expliqué à ma fille*.

Rappelons qu'Azal, dans *Partir*, commence à errer dans les rues avec d'autres immigrés qui sont hostiles vis-à-vis de l'Espagne et qui vendent des drogues et des contrefaçons. A ce sujet, l'auteur dit : « [...] la décision d'orienter



l'énergie vers la vie et la liberté et non vers la vengeance et la délinquance qui peuvent les mener à la prison et à une plus grande violence. » (p. 13, Le racisme expliqué à ma fille). Or, Azel s'est fait arrêter par la police après avoir abandonné tout rêve de s'intégrer dans le pays à cause de la délinquance. Il a été libéré et peu après assassiné par des personnes qui justement orientent leur énergie vers la vengeance au lieu de se concentrer sur leur vie et la liberté.

Dans le même roman, la sœur d'Azal, Kenza, veut partir travailler en Espagne. Elle veut s'occuper des vieux. Elle a entendu dire qu'en Espagne et en Europe, les familles ne s'occupent pas de personnes âgées dans leur famille, mais qu'ils sont mises dans des maisons de retraite où elles ne sont pas heureuses. Kenza aime bien les personnes âgées et aspire travailler avec eux pour rendre leur quotidien un peu plus plaisant. Dans *Au pays*, Mohamed a travaillé toute sa vie dans une usine et ne veut absolument pas prendre sa retraite. Kenza et Mohamed aiment ces travaux que bien des gens ne supporteraient pas longtemps. L'écrivain dit dans son essai que : « Les immigrés font souvent les travaux que refusent les Français. Ils payent leur impôts et cotisent pour la sécurité sociale [...] Si demain, par malheur, on expulsait tous les immigrés de France, l'économie de ce pays s'écroulerait. » (p.37, Le racisme expliqué à ma fille).

Lorsque la femme de Mohamed, dans *Au pays*, exprime sa peur de l'extrême droite, Mohamed lui dit quelque chose de similaire :

« J'avais regardé les élections, lorsque Le Pen fit la surprise à Chirac, j'ai bien ri, mais ma femme a eu peur, elle m'a dit : peut-être qu'on doit préparer les valises, je lui ai dit : non, ne t'en fait pas, Le Pen a besoin de nous, oui, imagine ce pays vidé de ses immigrés, il ne pourra plus dire que nous sommes l'origine du mal, de l'insécurité, que nous profitons de la Sécurité sociale et des allocations pour les enfants, il sera bien embêté s'il n'a plus d'Arabes sous la main, non, il fait son cinéma, il n'arrivera jamais au pouvoir, mais on ne sait jamais, la politique, je la regarde parfois à la télé, quand on parle de nous c'est mauvais signe, on ne dit jamais du bien de notre travail, ça a toujours été comme ça [...] » (p. 60, *Au pays*).

Dans les récits étudiés, on utilise les immigrés comme boucs émissaires quand on est raciste. Cela est évidemment lié aux actualités dans la société française, comme quand le Front national a collé des affiches partout en France qui disaient

« 3 millions de chômeurs = 3 millions d’immigrés en trop ». Cette déclaration est un détournement de la vérité vu que ce ne sont pas seulement les Français qui sont frappés par le chômage, mais aussi les immigrés. Comme mentionné dans l’introduction, on cherche quelqu’un à qui donner la faute pour ses propres malheurs, notamment pour justifier le racisme.

Lorsque Ben Jelloun est allé parler aux jeunes dans les écoles, il s’est rendu compte que ce sont les enfants d’origine maghrébine qui ont le plus peur de ne pas trouver leur place dans la société. Une des étudiants raconte à l’auteur : « comment son frère aîné, qui vit à Toulon, a dû changer son nom et son prénom dans l’espoir de trouver du travail et d’avoir une vie normale. »

(p 101, *Le racisme expliqué à ma fille*). C’est également un des nombreux sujets soulevés dans *Au pays*. On peut dès lors se demander pourquoi ce sont les immigrés d’origine maghrébine et leurs enfants qui sont les plus touchés par le racisme ?

Mohamed dans *Au pays* se pose cette question : « [...] d’où vient qu’on ne nous aime pas ? Que faire ? Disparaître ! Ne plus exister, devenir transparents tout en continuant à bosser ; en fait ce serait l’idéal : être là, être utiles, efficaces, puis ne pas se montrer, ne pas faire d’enfants, ne pas cuisiner avec nos épices qui dégagent des odeurs dérangeantes [...] » (p. 61, *Au pays*). Le fils de Mohamed pose la question à sa femme espagnole pourquoi les Espagnoles réussissent mieux dans la société que les Marocains : « Sa femme trouva une réponse qui le choqua : c’est à cause de la religion, à cause de l’islam ! Maria précisa : aucune religion n’encourage l’évolution et la modernité. En fait il pensa à son père pour qui l’islam était plus qu’une religion, mais une morale, une culture, une identité. » (p. 111, *Au pays*).

Ben Jelloun écrit dans son essai quelque chose de très similaire : « On sait que ce qui fait problème, c’est l’islam. Les immigrés portugais, italiens, espagnols, n’ont pas eu à affronter d’obstacle majeur à leur intégration au tissu social français. » (p. 173, *Le racisme expliqué à ma fille*). L’écrivain dit dans son essai que quatre-vingt-un pour-cent des violences racistes ont visé la population maghrébine. Ben Jelloun relève qu’en mars 2004, deux mosquées ont été incendiées à Annecy puis le même mois il y a eut encore deux tentatives d’incendie de mosquées à Vecqueville et à Creil. En avril 2004, une mosquée à Strasbourg a été recouvertes d’inscriptions « Morts aux Arabes » et des croix

gammées dessinées sur le portail. Ces exemples sont issus d'une islamophobie qui s'est développée en France et en Europe.

Comme on le sait, la peur de l'autre entraîne la haine et par la suite le racisme. Selon l'auteur, il est important de clarifier et de distinguer la culture musulmane et l'islamisme, entre les musulmans et les intégristes islamistes : « L'islam n'est pas ce que les intégristes prétendent. Les intégristes ont besoin de la religion comme couverture pour faire passer des messages politiques extrémistes, racistes. Et l'islam, comme toute religion, est susceptible de s'interpréter de manière littérale. Cela donne des prises de position qui tranchent avec la vie moderne et démocratique. » (p. 143, *Le racisme expliqué à ma fille*).

Comme mentionné auparavant, Mohamed d'Au pays souffre car il a le sentiment que ses enfants lui échappent et qu'ils se sont éloignés de la culture musulmane en grandissant en France. En effet, l'auteur dit : « Certains parents maghrébins craignent que leurs enfants leur échappent, ils craignent de les perdre au profit d'une société qui renonce de plus en plus à l'esprit de la famille et de la solidarité classique. Le modèle de la femme libérée les effraie. » (p. 156, *Le racisme expliqué à ma fille*).

Ben Jelloun soulève également le fait que des parents musulmans utilisent l'islam comme un moyen de garder le contrôle sur leurs enfants, notamment les filles, étant donné que le nombre des mariages mixtes a augmenté. Vingt-cinq pour-cent des enfants des immigrés d'origine maghrébine se marient avec quelqu'un d'une autre ethnie ou culture (*Le racisme expliqué à ma fille*). Malheureusement on ne sait pas s'il s'agit des hommes ou des femmes qui font le choix de se marier avec quelqu'un d'une autre religion. Ben Jelloun n'a pas focalisé la situation de mariages mixtes d'un point de vue femme ou homme dans les deux romans, mais d'un point de vue général. Comme les enfants de Mohammed du Au pays qui se sont mariés avec une femme et un homme d'une autre religion. Kenza, dans *Partir*, en est un autre exemple même si elle trouve l'amour avec un homme de Turquie.

## Conclusion

On peut constater qu'il y a de similarités et de différences entre les romans examinés ici. Dans les deux, les personnages principaux ont émigré du même pays, le Maroc. Ils sont tous les deux musulmans, ils ont eu l'expérience de racisme et ils meurent tous les deux à la fin des romans. J'aimerais dire quelques mots sur leur mort. Lorsque j'ai commencé d'écrire ce mémoire, j'avais pensé que leur mort était liée à la haine et au racisme. Mais au fur et à mesure, je me suis rendu compte qu'ils sont morts à cause d'un manque ou d'un trouble d'identité.

Par exemple, dans *Partir*, Azel est un personnage éduqué qui veut partir pour mieux vivre et trouver une place dans la société, alors que c'est sa sœur Kenza qui réussit à bien s'intégrer et à gagner sa vie. L'identité d'Azel a changé quand il est venu en Espagne habiter dans la maison de Miguel. Sa seule occupation était de satisfaire Miguel sexuellement et vu qu'Azel n'aimait pas coucher avec les hommes, cela a troublé son identité. Le fait qu'il voulait être libre, créer sa propre vie en Espagne, se détacher de Maroc et que Miguel lui a tout donné sans qu'il ait eu besoin de travailler, a également bouleversé son identité. Il ne savait plus qui il était, ce qui a mené à un comportement auto-destructif et finalement la mort.

Par contre, l'identité de Kenza n'a pas changé vu que Miguel lui a laissé faire sa vie sans lui imposer quoi que ce soit. Elle n'a pas ignoré le fait qu'elle est Marocaine, elle a appris l'espagnol et elle a trouvé un travail. Aux appartenances dont parle Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières*, l'identité de Kenza en a eu d'éléments ajoutés plutôt qu'enlevés ou troublés comme dans le cas d'Azel.

Dans *Au pays*, l'identité de Mohamed a aussi changé quand il a dû prendre sa retraite. Les appartenances comme le travail, l'âge, le milieu social et familial ont changé, ce qui a troublé son identité. Comme dans le cas d'Azel, il s'est perdu. Il a tourné le dos à la France qui avait été sa maison pendant quarante ans, il est tombé malade et ensuite il est mort sans identité et sans raison.

Dans *Les identités meurtrières*, Maalouf dit :

« Il faudrait faire en sorte que personne ne se sente exclu de la civilisation commune qui est en train de naître, que chacun puisse y retrouver sa langue identitaire, et certains symboles de sa culture propre, que chacun, là encore, puisse s'identifier, ne serait-ce qu'un peu, à ce qu'il voit émerger dans le monde qui l'entoure, au lieu de chercher refuge dans un passé idéalisé. » (p. 187-188)

Dans les deux romans de Ben Jelloun, on peut voir son engagement à soulever certains problèmes de société. Il arrive à rendre une histoire intéressante en parlant d'un sujet très sensible, ce qui, à mon avis, n'est pas simple. L'auteur a, dans les deux romans, traité des actualités liées au racisme de la société comme la peur de Le Pen parmi les immigrés pendant les élections présidentielles, le débat autour de la caricature du prophète publié par le journal danois Jyllands-posten. Dans les deux cas il y a eu un dialogue entre une personne qui n'avait pas peur de Le Pen et le Front National et une personne qui en avait peur. Une personne qui n'était pas offensée par la caricature du prophète et une personne qui se sentait insultée au nom de Dieu. Des discours des personnages qui rendent les dialogues nuancés, comme mentionné dans l'analyse.

En outre, il est difficile de ne pas se poser de questions ou réfléchir sur la situation actuelle dans les sociétés en lisant les livres de Ben Jelloun. Certes, l'auteur a tendance d'être un peu redondant dans ses discours et le sujet reste le même à travers l'essai et les deux romans.

L'histoire (dans les romans) reste pourtant intéressante et les pages se tournent toutes seules. D'ailleurs, je pense que le contenu et la forme des romans sont assez simples si l'on compare avec les œuvres des écrivains comme Camus ou Duras, qui ont un autre style et un autre niveau de langage. Pour quelqu'un qui n'est pas francophone, les romans de Ben Jelloun sont faciles à lire car il utilise plutôt le langage parlé.

La littérature est pour moi un moyen de s'exprimer artistiquement soit pour amuser, soit pour faire passer un message plus ou moins important ou une combinaison entre les deux. Ben Jelloun à mon avis, utilise la littérature pour faire passer un message très important est c'est cela qui fait de cet auteur un écrivain engagé. Pour ne pas oublier le fait qu'il s'engage dans les mêmes questions en dehors de la littérature.

Dans l'essai *Le racisme expliqué à ma fille* on trouve des idées de l'auteur sur bien de sujets, mais souvent il me manque une certaine profondeur. J'ai l'impression qu'il gratte un peu en surface, mais qu'il n'est pas concret et qu'il ne cherche pas à aller plus loin dans ses réflexions.

J'ai été étonnée de voir que dans l'essai, il y a eu des lettres de lecteurs publiées. Ainsi une lectrice reproche à Ben Jelloun de ne pas s'être mis à la place du raciste, de ne pas avoir cherché à le comprendre. L'auteur a répondu qu'il avait eu tort. J'ai été déçue par cette réponse, il aurait dû maintenir ses propos et ne pas changer

pour faire plaisir à sa lectrice. En conclusion, j'aurais voulu voir en Ben Jelloun un écrivain moins soucieux de plaire au grand public, un écrivain défendant ses thèses sans concessions.

## Bibliographie

### Livres :

Le racisme expliqué à ma fille, Jelloun Tahar Ben, 1998, 1999, 2004, 2009,  
Éditions du Seuil

Partir, Jelloun Tahar Ben, 2006, Éditions de Gallimard

Au pays, Jelloun Tahar Ben, 2009, Éditions de Gallimard

Les identités meurtrières, Maalouf Amin, 1998, Éditions Grasset & Fasquelle

Rapports publics :

*La lutte contre le racisme et la xénophobie : rapport d'activité 2004*, FRANCE.

Commission nationale consultative des droits de l'homme, Editeur - La

Documentation française

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/054000193/index.shtml>